

Sur l'autrice

Sara Bourre est née à Paris en 1988. Elle a étudié les lettres modernes et la philosophie à la Sorbonne, et s'est formée en parallèle au théâtre et à la danse-théâtre.

Elle se produit régulièrement sur scène avec des musiciens, dans des projets où se croisent texte, matière sonore et visuelle.

Maman, la nuit est son premier roman, écrit dans le cadre du master en création littéraire de Paris-VIII.

MAMAN, LA NUIT

Sara Bourre

MAMAN, LA NUIT

NOTAB/LIA

Sara Bourre est représentée par Le Monte-charge culturel
www.montechargeculturel.com

© Les éditions Noir sur Blanc, 2023

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-827-0

Maman a disparu. C'est pas simple. Il a fallu le redire plusieurs fois, décomposer la phrase, la prendre et la secouer. *Maman a disparu*. Quelle folie de phrase. Si je la chuchote, les larmes me montent et me brûlent, si je la prononce avec une voix de fer, comme un vieux robot fatigué, *ma-man-a-dis-pa-ru ma-man-a-dis-pa-ru*, ça me fout la chair de poule et l'impression d'une catastrophe planétaire imminente. Si je la crie, si je la jette loin sur les routes, en plein cœur de ces villes qui scintillent et grincent sous ma peau, si je la crie si fort que ma voix casse, alors je crois que ce n'est plus vraiment triste. Pas aussi triste que ça. Je dirais plutôt *affolant*. *Sidérant*. Ou encore *stupéfiant*. Voilà. C'est *affolant sidérant stupéfiant* et ça me rend le cœur dingue, et étrangement vivant aussi.

D'autres voix que la mienne. D'autres phrases.

Que vas-tu faire maintenant ?

Où est-elle ? Tu sais quelque chose ? Est-ce que tu sais quelque chose ?

Qu'est-ce que tu sais ? Où étais-tu ? Tu n'as rien vu ?

Des voix. Tantôt en colère, tantôt réconfortantes. On hésite. On bute sur les mots comme sur des racines. On se relève et on recommence. Les mêmes questions, les mêmes regards un peu flous, un peu méfiants.

Où étais-tu ? Que faisais-tu ? Et pourquoi ? Et pour qui ?

Les phrases circulent d'une maison à l'autre, traversent les plaines à la vitesse d'un fauve, ricochent sur le lac, survolent les forêts, arrivent, brutales, cognent aux portes et aux vitres, ne laissent aucun répit.

Personne n'en veut. Personne ne répond. Personne ne sait.

Voilà.

Quelque chose a changé. Mon cœur bat plus vite qu'avant et la nuit une étrange sueur me colle au matelas.

Maman a disparu

Où est-elle ?

Je monte et descends les escaliers de la maison sur la pointe des pieds. J'ai peur du bruit. Et je n'ose pas retourner sur les bords du lac. Je fais des rêves. Comment dire. Des rêves plus réels que mon corps ici, ma parole là, des rêves de chair et d'os. C'est ça. Croyez-le ou non. Des rêves plus longs, plus denses, plus tangibles que ma propre vie. Quand je ne rêve pas, j'ai le sommeil noir et lourd.

Impénétrable.

Nous habitons au large de ces grandes routes grises sur lesquelles jour et nuit crachent des machines de fer, engins à chair de poule et idées noires. Ces grosses bêtes anonymes me feraient valdinguer de l'autre côté du monde.

Petite, j'aimais marcher dans les champs qui bordent les voies rapides. Plus je m'approchais des bruits de moteur, plus j'avais la sensation de pouvoir disparaître, le frisson d'une désintégration imminente. Plus de jambes, plus de bras, rien que du vent au-dedans, des courants d'air et de peur. Rien que du vide, et cette sensation de tomber de très haut à l'intérieur de mon propre corps. Je devais m'accroupir, toucher la terre avec mes mains, enfoncer mes genoux dans les cailloux et les herbes hautes. Je luttais fort contre le bruit et la vitesse qui auraient pu m'avaler entière. Je tenais bon, et la joie et la peur vivaient, serrées, dans chacune de mes respirations.

Un jour – ce devait être un matin d'été, car Maman avait les épaules nues et des gouttes de

sueur au coin des yeux –, j'ai entendu quelqu'un dire une chose qui depuis me guette, me frôle, m'agrippe, me rentre dedans sans crier gare.

C'était une voix trouble et un peu éraillée provenant du poste de radio posé sur la table de la salle à manger. Un accident, à quelques kilomètres d'ici. Longtemps j'ai imaginé, incapable de mettre fin aux images qui se bousculaient dans ma tête. Une voiture comme une flèche à travers le jour qui décline. Le premier virage avant la forêt. La vitesse. Le bleu profond du paysage. Les mains de l'homme derrière le volant, qui peu à peu s'affaisse et glisse dans le sommeil. Une seconde, à peine. Et la voiture propulsée dans la grande bouche noire de la forêt. Le choc. Et puis plus rien.

Cela arrive.

Maman a tendu une main que je devinais moite et un peu tremblante vers le poste de radio et a tourné vers la gauche le gros bouton marron jusqu'à ce que la voix s'éteigne complètement.

Ce qui reste aujourd'hui, cette chose entendue qui persiste et pousse en moi comme une fleur sauvage, cet écho dont je me fais caisse de résonance, ce fil discret traversant les heures, les jours, les années, me retient très loin des grandes routes grises et des machines de fer. Ce qui reste de cette voix, la peur, ce que Maman appelle, en fronçant les sourcils et en faisant doucement trembler ses pupilles, les *accidents*.

Depuis ce jour, ce matin d'été au milieu duquel une voix a déposé des mots troubles et chargés de

menaces, des mots qui continuent de tracer des cercles et des chemins sinueux dans ma pensée, bref, depuis ce jour où Maman avait les épaules nues et de la sueur au coin des yeux, je me tiens loin des voies rapides et des grosses machines qui, gueules ouvertes, fendent l'espace et le temps.

Je me contente des chemins de terre qui prennent naissance aux abords de la maison, timides, puis de plus en plus larges à mesure que l'on s'enfonce dans le paysage. Il y a ici de quoi faire le tour du monde. Maman, elle aussi, se tient à l'écart des *accidents*. Et ses pupilles doucement tremblent, déjouent la fixité des lignes de son visage.

Son beau visage, cette inquiétante géométrie en face de laquelle plus rien ne tient en moi.

Un peu plus loin derrière la maison, à droite d'un gros rocher en forme de tête de cheval qui, petite, hantait mon sommeil, le lac s'étend, vert ou noir selon la couleur du ciel. L'été on peut voir des familles pique-niquer sur les berges, déplier de grandes nappes de toutes les couleurs, lâcher des ribambelles d'enfants comme on lâcherait des meutes de chiens sauvages, s'esclaffer en mangeant des tomates cerises et des bonbons à la fraise, parler de tout et de rien avec beaucoup de joie et de sympathie, et puis au bout d'un moment soupirer, s'agacer, durcir le corps et la voix, *ça suffit, il est l'heure, ça suffit*, répéter, passer des rires aux cris, et c'est là que tout s'emballe, que le ciel s'obscurcit, et que Maman à coup sûr fait les cent pas dans

la cuisine en attendant mon retour. Elle s'inquiète alors, Maman. Je le crois. Je l'espère. L'hiver c'est tout autre chose, le silence féroce des bois alentour, le souffle rauque du vent, l'immobilité des arbres, leur décharnement, leur acharnement. Quel genre d'animal se trouve là ? Quels drôles d'oiseaux chantent sous la neige ?

Je ne suis pas finie. Il me manque encore quelque chose. Toujours quelque chose. Maman dit que je suis *éparse* et *découpée*. Elle dit aussi que je suis *poisseuse* et *encombrante*. Et *laide*, *très laide*. Je colle partout. Elle dit *tu colles partout, c'est insupportable*. Elle dit toujours cela les yeux mi-clos, en recrachant doucement la fumée de sa cigarette.

Maman avait promis que les choses changeraient avec le temps. C'était faux. Maman parle comme tout le monde parle, c'est-à-dire à demi-mot, à demi-vérité, au hasard d'une pensée qui s'arrange avec elle-même, qui tourne autour des choses sans jamais les saisir. Une pensée trop épaisse, paresseuse, lancinante, qui vous flanque pour des jours et des jours le mal de mer. J'écoute et je reste loin. De toutes mes forces je reste loin.

Certains jours, je me regarde longtemps dans le miroir ovale de la salle de bains. C'est écœurant. Je suis écœurée. Ma peau est rouge, chaude, luisante. Je brûle au soleil comme un animal mort. Je suis sans contours. Est-ce là la laideur ?

Je suis ouverte en grand. Et tout me rentre à l'intérieur, me passe au travers, me colle au cœur et aux poumons. Tout passe sans cesse du dehors au dedans. C'est écoeurant. Écoeurant. Je peux le redire encore. C'est écoeurant.

Comme j'aime le dire ! Ça me donne de la joie et des frissons. *C'est écoeurant.*

Je suis sans contours. Je brille, je dégouline, je m'éparpille. Je suis une grosse tache d'huile.

C'est bien cela, la laideur.

La salle de bains est au dernier étage de la maison.

De la fenêtre on peut apercevoir le lac, immobile entre les montagnes.

Dans le village, tout le monde bien sûr connaît l'existence de Maman. Tout le monde sait l'emplacement de notre maison, la couleur des volets et l'heure à laquelle le soir nos lumières s'éteignent.

Tout le monde.

Les hommes, surtout.

Tard le soir, il arrive que Maman m'installe sur une des chaises bancales de l'arrière-salle du café, parmi les fumées et les effluves, les rires tapageurs et les voix éraillées. Ces nuits-là, tout le noir qu'elle a mis sur les yeux lui donne l'air d'un animal étrange et un peu effrayant. Quand on le lui demande et qu'elle le veut bien, elle sort de son sac un vieux jeu de cartes qu'elle bat longtemps entre ses mains avant de l'étaler sur le bois du comptoir. Les cartes se croisent, pleines de couleurs, elles vont et elles viennent. Des figures en vrac, un homme qui tombe, des chiens qui hurlent, de l'eau, une roue, le diable... et ce squelette noir qui marche parmi les crânes et les ossements. Treize. C'est la

treizième carte. Elle n'a pas de nom. C'est la carte sans nom. Je connais. Maman me l'a dit.

J'ai voulu qu'elle m'en dise plus. Je voulais tout savoir. Qu'elle m'explique les cartes, la nuit, et tous ces regards autour d'elle dans le café, suspendus à ses mains, comme des lames très fines et très tranchantes. J'étais assez grande pour comprendre. Assez grande enfin pour rester seule à la maison les nuits où elle n'y était pas et pour ne plus attendre, dans la fumée et le brouhaha, qu'elle se décide à nous faire prendre le chemin du retour. J'étais assez grande pour poser la question. Si c'était un secret, alors je saurais le garder aussi précieusement que le plus précieux des secrets. J'avais l'intuition que ce qui se cachait derrière la fumée de ces nuits-là, les figures des cartes et les regards des hommes, contenait un mystère qui une fois dévoilé donnerait à mon existence une telle densité que j'en tremblerais de joie et d'épouvante.

Maman a éclaté de rire. Elle a balayé ma question d'un grand geste de la main. *Des bêtises*, elle a dit. Des bêtises grandes comme la lune. Et noires, comme le fond du lac qui enfle en silence avant les tempêtes.

C'est aujourd'hui que je suis née. Ce jour-là revient. Il faut être joyeux quand ce jour-là revient. Allumer des bougies. S'éclairer à nouveau. Se faire apparaître. Ne pas s'oublier dans tous les autres jours. Tous les autres jours où nous ne sommes pas nés. Maman a enfilé la robe qu'elle aime le plus. C'est une robe bleu pastel, légèrement cintrée à la taille, ajustée de manière à ce que l'on devine derrière le tissu la fragilité de son ossature, le tranchant de ses hanches et de ses épaules. Je la regarde déambuler dans la salle à manger, son regard parcourt la pièce de long en large, ne s'attarde sur rien. Je parviens à déceler un léger tremblement le long de sa colonne vertébrale. C'est imperceptible. De temps à autre elle s'arrête pour me faire face, et d'un geste assuré me recoiffe, lisse le col de ma chemise, me frotte la commissure des lèvres pour faire disparaître ce qui pourrait être une trace de chocolat noir ou de confiture de fraises. Je la laisse faire.

Maman est toujours triste ce jour-là. Qui se répète inlassablement. Ce jour noir et opaque, lourd comme une pierre en plein cœur du calendrier, elle dit que ça lui fait mal au ventre. Elle n'aime pas ce qui pousse en moi – les seins, les cheveux, les ongles, les poils. Elle voudrait retrouver la peau lisse et l'odeur du lait. Retrouver l'obscurité du ventre, les montagnes d'Almería brûlées par le soleil, le premier vertige. Bien avant. Bien avant que le cœur ne casse. Avant les morceaux de ferraille incrustés dans la chair calcinée d'un corps qui la veille encore parlait, touchait, frappait, embrassait. Un corps que Maman nommait *Amour*. Le seul.

De cet amour ne restent que le feu et le goût du fer. Un *accident*.

Maman aujourd'hui a acheté un gros gâteau plein de sucre et de crème. Rien qu'à le regarder j'ai l'estomac qui tangué. Maman n'aime pas les gros gâteaux blancs qui dégoulinent, ça la rend malade et de mauvaise humeur. À chacun de mes anniversaires elle achète cette énorme pâtisserie que nous finissons avant de nous effondrer dans nos lits, lourdes et épuisées, le corps vaincu. Le gâteau trône dans la cuisine, inoffensif encore, mais dans quelques heures maudit par nos estomacs fiévreux.

La nuit tombe. Derrière moi je sens se déplacer des blocs d'obscurité. Les ombres sont là, bientôt elles s'enrouleront autour de mes jambes, grimperont le long de mon dos, joueront à tourner autour de ma gorge. Maman les voit-elle au moins ? Elle arpente nerveusement la grande pièce mal éclairée,

en silence, comme si de rien n'était. Comme si la nuit n'avait pas lieu.

Aujourd'hui c'est mon anniversaire et le ciel est aussi pâle que le visage de Maman. Nous sommes seules, flottantes, deux petits fantômes dans la salle à manger trop grande.

Nous parlons peu. Nous respirons très bas, sans un bruit. Maman se sert un verre de vin rouge, s'éclipse dans sa chambre, et en ressort quelques secondes plus tard avec un minuscule paquet-cadeau qu'elle me tend. Je ne m'attendais pas à recevoir quelque chose maintenant. La nuit vient tout juste de tomber. La viande dans la poêle n'est pas encore cuite, le gâteau est posé sur le four éteint, les bougies sont en vrac sur la table. Je ne bouge pas. Maman cligne des yeux et esquisse un sourire. Elle me tourne le dos pour surveiller le dîner sur le feu. Je ne veux pas bouger. Je ne veux rien. J'attends. Maman insiste, sans même se retourner pour me regarder. Ouvre ton cadeau, voyons. C'est un peu particulier. C'est ce qu'elle dit, je crois, *c'est un peu particulier*. J'attrape le petit paquet, je le soupèse, je serre les doigts autour pour deviner une forme sous le papier. Je déchire le scotch autour. Un petit cadre en bois apparaît. À l'intérieur, une photo à peine jaunie dans laquelle je plonge.

Maman penche la tête sur l'épaule de l'homme qui se tient à ses côtés. À peine vingt ans je pense, et qu'elle est belle, le regard droit et fier dévorant l'objectif. Derrière eux un bout de chapiteau, les longs mâts tendus vers la terre, et en haut à

droite, le soleil, tache blanche imprécise au-dessus des montagnes érodées par des siècles de vent et de chaleur. L'homme a des cheveux noirs et épais qui lui tombent dans les yeux. Il ne sourit pas, il se contente de regarder droit devant lui. Le visage de Maman semble pris au piège d'une joie obstinée, dure et tranchante, une joie qui ne laisse aucun répit ; le sourire, une entaille menaçante et impudique. Je ne lui connaissais pas cet âge. J'imaginai seulement, sans trop croire à la possibilité d'une telle jeunesse, ce corps à vif dans le soleil éclatant.

Je repose la photo sur la table. Maman fume une cigarette appuyée contre l'évier, elle s'est resservi un verre de vin, je crois qu'elle me regarde, mais je n'en suis pas tout à fait certaine. Il arrive que ses yeux se posent sur moi mais qu'elle regarde autre chose. Beaucoup plus loin.

Je murmure merci. Pour la photo, merci. Elle sursaute, ne s'attendait pas au son de ma voix. Elle se racle la gorge puis hausse les épaules en chassant la fumée de sa cigarette avec sa main. Elle dit que les photos ça lui fait mal au ventre, elle n'en veut plus, préfère les donner, les jeter serait dommage n'est-ce pas. Surtout celle-là. Est-ce que j'ai remarqué ? Non. C'est impossible. Rien. Enfin juste une chose, peut-être. En réalité il y a trois personnes, là, devant le chapiteau. *On est trois*. Elle répète, *trois*. Elle sourit. Et ce n'est pas le même sourire que sur la photo. C'est un sourire triste à mourir.

Nous passons à table en silence. Nous mangeons, des haricots verts et une viande trop saignante. Le goût du fer dans ma bouche me donne le vertige, je m'efforce d'avalier chaque bouchée le plus rapidement possible, sans réfléchir, sans regarder le bloc de chair dégoulinant dans mon assiette. Je joue à un jeu, ce n'est pas moi, là, ce corps, cette bouche qui ingurgite sans respirer des morceaux de viande écarlate. Je suis accrochée au plafond, accoudée à la fenêtre, ou encore debout dans l'embrasement de la porte.

Je suis paisible. Je suis loin.

Maman parle vite, trop vite. Ses lèvres noircies par le vin remuent sans cesse. Je m'efforce de rester loin, je m'enroule dans le silence pour ne rien entendre des mots qui s'échappent de sa bouche. Je sais qu'elle parle de l'homme, du chapiteau, de moi, déjà là, quelque part, prête à tout anéantir de ce monde encore intact dans l'aveuglement inouï du soleil.

Je m'éloigne le plus possible de ses lèvres noires qui gesticulent, mais certains mots parfois me cognent à l'intérieur. Des bouts de phrases se jettent sur moi.

Je me lève – je ne veux plus la voir. Je ne veux plus l'entendre.

D'étranges picotements m'agrippent le bout des doigts, ma respiration va s'accélérer. Je me tiens prête à voir défiler devant mes yeux des écrans noirs et à sentir dans ma gorge les cris s'accumuler. Des cris s'agglutiner à la racine de ma langue, une

énorme boule, dure comme du métal, impossible à cracher. Je dois me tenir prête aux secousses de mon cœur dans ma poitrine et à cette envie carnassière de tout foutre en l'air autour de moi. Je voudrais glisser, agile, entre les ombres et le corps sec de Maman. Et que tout se retourne.

La nuit Maman ne dort pas. Elle essaie des robes et des chapeaux, elle peint ses yeux en rouge et ses lèvres en bleu. Elle prépare une fête. Un banquet. Elle aime dire ça, *un banquet*.

... nous serons si nombreux tu pourrais t'occuper des lumières découper une viande peindre les murs en bleu nous serons si nombreux avons-nous assez de lampes où sont les bougies rouges tu pourrais choisir une musique nous allons danser chanter manger boire des lunes et des liqueurs frapper le sol nous serons si nombreux tu pourrais mettre ta robe rouge et te laver les mains pour que l'on puisse les embrasser relever tes cheveux et parfumer ta nuque avec des roses et du lilas si tu veux je peux peindre tes ongles et dessiner tes lèvres je peux noircir tes yeux et tu seras si belle que tout le monde s'inclinera tremblera hurlera à ta vue un banquet ma chérie un banquet cela se prépare pendant des heures et des heures cela se rêve en grand...

De mon lit j'entends ses cris de loup, ses phrases jetées en vrac face au miroir de la salle de bains.

J'entends le froissement des tissus, les robes qu'elle enfle, les longs manteaux qu'elle laisse tomber à terre, les chaussures, les chapeaux, les crayons rouges, les parfums nauséeux, les crèmes de toutes les couleurs. Ses peintures de guerre.

Maman prépare une fête. Elle fait claquer ses doigts, elle frappe dans ses mains, elle attend la musique.

Parfois je l'entends. C'est déjà arrivé, oui, au milieu de la nuit, j'entends la musique, sans savoir d'où elle vient. Une vieille ritournelle. Une chanson en noir et blanc.

Le bal commence alors. Maman n'est jamais prête.

... tout est encore si laid c'est affreux j'arrive les murs je voulais du bleu mais si vous saviez le temps trouver le bon chapeau couper la viande le rouge sur les yeux du bleu aux lèvres coucher le temps coucher les arbres pointer du doigt la bonne musique me préparer dans la baignoire saigner de nulle part ne pas réveiller l'enfant surtout ne pas réveiller l'enfant trop petite je ne peux pas vous la montrer elle n'a pas toutes ses dents et les cheveux comme de la paille elle n'aime pas les banquets elle dort elle n'a pas voulu se laver les mains ni relever ses cheveux elle n'aime pas les banquets elle ne sait pas danser je ne suis pas prête je ne peux pas...

La nuit dehors s'intensifie. Et plusieurs fois Maman recommence. Toujours quelque chose manque, alors il faut recommencer encore. Changer

de robe et de chapeau, se peinturlurer différemment, ne pas être prête, s'indigner du temps qui passe, faire entrer les invités dans un éclat de rire, s'excuser, tout est si laid, et recommencer encore, rejouer éternellement la même scène dans le même décor. Les préparatifs, l'attente, la hâte. Maman recommence encore. Sa voix est de plus en plus aiguë, son flot de paroles s'accélère à mesure que la nuit avance. Je me roule en boule sous ma couverture.

Je ne veux plus rien entendre.

Ces soirs-là, la peau de Maman devient aussi épaisse que le cuir et ses cheveux bougent comme de jeunes couleuvres autour de ses épaules. La lune grossit au plafond de la salle à manger. Pour devenir pleine. Maman bat les cartes sur les comptoirs et se met du noir sur les yeux pour attirer les hommes du village par-delà la forêt, jusque chez elle. Chez nous. Pour danser avec eux. Pour fumer des cigarettes. Pour prendre sur sa langue un peu de cette terre épaisse qui leur colle à la peau. Regarder la lune enfler rouge au plafond comme un œil terrible dont la paupière aurait brûlé avec la fin du jour.

Il n'est pas rare qu'au matin flottent dans la salle à manger des effluves étrangers. Tout semble identique et pourtant, rapidement, je flaire les nuances, les différences discrètes, je joue à démasquer ce qui la veille n'était pas là, pas au même endroit. Pas pareil. Une tasse de café froid sur l'évier. Des

traces de doigts sur les murs. Une façon de laisser de la poussière sur le sol qui ne m'est pas familière. Un paquet de cigarettes éventré d'une marque inconnue. Une bouteille de vin entamée.

Les restes de nuit, leur étrangeté.

Loin avant moi, ces années blanches de trop de soleil et de poussière, Maman alors ne s'appelle pas Maman, et elle n'a pas encore vingt ans. Elle porte une robe blanche sur laquelle sont imprimées de grosses roses rouges, ses cheveux tombent légers sur ses épaules étroites, et dans ses yeux virevolte la fougue de ces étés que l'on croirait là pour toujours. Son cœur bat la chamade pour le regard fauve d'un clown aux idées noires. Sur les routes jaunes du sud de l'Espagne, elle le suit de tout son corps – marchant, courant, dansant, chantant, volant à travers les lieux et les saisons. Maman, cette amoureuse, plonge chaque jour dans la lumière, les nuits chaudes, l'odeur de la sciure et les grands chapiteaux comme des voiles en pleine mer. Rien n'étouffe la joie qu'elle porte en elle, ce bouquet de fleurs sauvages vibrant sous chacun de ses gestes. Elle aime cet homme qui chaque soir délaisse les ombres pour le faisceau tranchant des projecteurs. Et Maman a bien trop de joie dans les yeux pour voir les blocs de glace amassés à l'endroit du cœur,

bien trop de vie en elle pour sentir l'hiver en lui, indélogeable.

Et les idées noires, très noires.

La sciure dans le cœur.

La mort, presque.

Et chaque soir, ça recommence. Maman qui n'est pas Maman, Maman l'amoureuse, s'assoit toujours au même endroit, tout en haut des gradins, au centre, là où la lumière prend racine. Elle attend.

Elle regarde.

Tard dans la nuit elle rejoint le clown derrière le chapiteau, dans une caravane encombrée de costumes et de tubes de maquillage. Ils parlent peu. Certains soirs, le clown sort une bouteille de vin rouge de derrière la penderie. Ils boivent lentement en écoutant la nuit vibrer dehors. C'est râpeux sur la langue et ça pique tout le long du palais, mais Maman, soir après soir, s'habitue au mauvais vin. Comme elle s'habitue au silence qui se durcit. Aux regards noirs du clown. Aux coups de poing dans les murs en tôle de la caravane.

J'ai tout entendu. Des bêtises, je veux dire, j'en ai entendu des milliers depuis ma naissance. Maman aime dire des bêtises, elle en dit plusieurs fois par jour, de toutes les couleurs et de toutes les formes. Tout le monde en dit.

Je les compte sur les doigts de ma main, les bêtises de Maman.

Certaines sont bleues, aussi légères que le vent. D'autres sont très rouges, on dirait des soirs d'orage. Toutes résonnent longtemps entre les murs de la maison.

En vrac. Je suis née de la rencontre fortuite d'un clown et d'une étoile. Ou encore de la rencontre, fortuite toujours, d'un marchand de glaces et d'une strip-teaseuse. D'un brigand et d'une écolière. D'une lune et d'une acrobate. D'un aigle et d'un requin. En fonction de l'humeur de Maman, de la couleur du ciel et du nombre de jours qu'il nous reste à parcourir avant l'arrivée de l'hiver.

Ma bêtise préférée, c'est quand Maman fait des gros yeux tout ronds tout noirs et que ses pupilles se

mettent à trembler à toute vitesse avant de me dire dans un souffle *ma petite hirondelle mon enfant ma très petite fille tu es née dans le basculement de la nuit et du jour tu es née comme tout le monde naît, avec du sang et du désespoir dedans, tu es née au milieu du lac sous le regard aburi des oiseaux et les grognements des chiens et les éclats de rire de tous ceux qui avant toi sont nés là, au même endroit, à la même heure, dans l'eau noire et épaisse, dans le sexe douloureux d'une femme qui ne peut plus porter le poids de son propre visage.*

Maman se lève en même temps que les premiers rayons du soleil, lourde et nauséuse. À ses côtés le clown dort encore. Elle a peur, ne sait pas encore pourquoi. Elle traverse l'espace étroit de la caravane sur la pointe des pieds.

Sort dans la lumière naissante. L'air frais lui remplit brutalement les poumons. Alors soudain, le mauvais vin, la sciure, le silence du clown, les rires et les pleurs, soudain tout en elle se densifie pour devenir ce liquide épais qu'elle crache sur l'herbe humide du petit matin. Et tout en elle se met à trembler.

Ce n'est pas moi.

Ce n'est pas moi encore qui fais trembler Maman. Ce n'est pas moi à l'intérieur, pas encore. C'est quelque chose qui ne se nomme pas. Ça flotte dans le ventre de Maman. Ça tire. C'est le début, elle pense, le début mais quand même, cette chose qui ne se nomme pas mais qui déjà fait trembler le corps entier, jusqu'à quand et

depuis quand. Il y aurait des milliers de questions à poser. Maman n'en pose aucune. Elle tremble. C'est suffisant.

Maman est amoureuse et je n'existe pas. Son clown trimbale une nuit perpétuelle. Ce n'est plus du silence. Ce n'est plus rien du tout. Mais quand même ça continue dans le ventre de Maman. Et il est des jours où il faut bien mettre des mots. Même si rien ne se nomme. Même si les choses se contentent d'être là, laissant nos langues lourdes, immobiles dans nos bouches. Maman sait qu'il le faut. Depuis le matin où elle est restée pliée en deux sur l'herbe humide devant la caravane, elle n'a pas cessé de trembler.

Maman le dit parce qu'il le faut. Il y a des jours comme ça et pas autrement. Il le faut. Maman le dit dans un souffle, elle n'est pas très sûre du mot. Elle n'est sûre de rien, mais quand même, il le faut. Alors elle le dit. Je suis enceinte.

Elle répète, enceinte.

Embarazada. Estoy embarazada.

Le mot résonne bizarrement en elle, elle perd le sens. De loin on comprend embarrassée, je suis embarrassée.

Mais qui entend ? Elle n'est pas certaine que quelqu'un entende. Peu importe.

C'est aujourd'hui qu'il le faut, répéter encore, encore et encore.

Enceinte. Le clown est devenu fou. Fou pas pour rire. Avec les poings et les dents. Avec des éclats de verre dans les yeux. Des rasoirs dans la voix.

Embarazada.

Fou le clown. Pour de bon cette fois. Avec le corps entier, des promesses de mort, et la tôle de la caravane qui chaque jour ondule un peu plus sous la colère.

Maman ferme les yeux des jours entiers. Elle pense aux sirènes des bateaux qui à l'aube retentissent dans les ports. Aux moteurs des avions qui rugissent avant de quitter la piste. Elle pense au soleil qui décline derrière les montagnes orange d'Almería et à la chaleur qui persiste tard dans la nuit.

Parfois, elle s'endort.